

Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

**CHAUDUN,
LA MONTAGNE
BLESSÉE**

LUC BRONNER

CHAUDUN,
LA MONTAGNE
BLESSÉE

Récit



© Éditions du Seuil, octobre 2020.

© À vue d'œil, 2021, pour la
présente édition.

ISBN : 979-10-269-0533-2

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

À mes parents, Anne et Claude

Prologue

Un monde qui vacille

Ce sont les restes d'un village. Vous montez un col, traversez une forêt, longez une rivière. L'hiver, il faut tracer son chemin dans la neige, légère, car souvent à l'ombre, là où le soleil ne reste que brièvement et frileusement. L'été, un chemin de terre et de pierres, sous les mélèzes, un air sec et chaud. Au fond de la vallée, au milieu de nulle part, hors du monde, dans un des plus beaux paysages des Alpes françaises, les ruines de ce hameau me hantent. Les murs sont tous tombés, il ne reste que des amas de pierres, une

poignée de voûtes à demi enfouies sous la terre, et des trous dans le sol, couverts par la végétation ou la neige, selon les saisons. Ce sont les restes des caves creusées des siècles auparavant, laissant le sentiment étrange d'un bombardement qui aurait ravagé ces lieux perdus. Enfant, j'ai joué à cache-cache dans ces bois, j'ai marché dans les ombres de ces vestiges et j'ai parcouru ces monts et ces vallons, parmi les plus sauvages d'Europe de l'Ouest. Le loup est revenu depuis longtemps et une meute a fait sa litière dans les bois, plus haut dans la forêt, croquant tous ceux qui courent moins vite. Les bêtes sauvages y pullulent et s'y engraisserent, l'été au moins.

Mais l'homme, si petit à l'échelle du temps, de la roche et des éléments, a disparu.

À la fin du XIX^e siècle, les habitants du petit village de Chaudun ont choisi l'exil vers l'Amérique ou vers les montagnes voisines avec le courage de ceux qui deviennent des déracinés volontaires. J'ai voulu soulever les pierres, faire le récit d'un huis clos, d'un monde qui vacille, puis qui s'effondre sur lui-même, emportant tout, comme un torrent en crue, et les torrents peuvent être mortels, vous l'apprendrez vite. L'histoire d'un désastre écologique et humain, d'un suicide collectif et d'une étonnante résurrection. Un miroir tendu sur ces instants où l'on

comprend, plus tard, souvent trop tard, que les siècles et les sociétés ont basculé, et que l'homme, ce passager temporaire de la planète Terre, s'est perdu face à la nature.

Il est arrivé, il arrive, il arrivera que les hommes et les femmes doivent fuir les catastrophes écologiques qu'ils ont eux-mêmes engendrées. J'ai voulu comprendre comment les êtres humains en viennent à assassiner leur environnement. Et comment ils peuvent réparer leurs fautes. Ce livre est le résultat d'une longue enquête personnelle – parce que tous les faits que je vais décrire sont réels, dans chacun de leurs détails, puisés dans ce que la mémoire nous a laissé en héritage.

Parfois aussi arrachés aux silences de l'histoire avec lesquels il faudra ruser pour retisser patiemment les fils de cette montagne blessée.

Nos morts en disent beaucoup sur les vivants.

I

Notre enfant chérie

J'ai commencé par le cimetière au milieu des folles herbes de la montagne d'été. L'église et le presbytère ont disparu, détruits, effacés. La place des morts est demeurée, délimitée par un muret que les hommes ont construit longtemps après, par respect des défunts, peut-être parce qu'ils regrettaient leurs actes. Le cimetière. C'est là, mieux qu'ailleurs, que se comprennent les sociétés. Leurs fractures. Leurs plaies. Leurs secrets. À Chaudun, dans le carré où ont été enterrées et mélangées avec la terre

des générations d'hommes et de femmes, les ronces ont conquis l'espace, il ne reste plus qu'une pierre tombale, ultime trace de vie et de mort, avec ces mots gravés que l'on distingue encore en écartant les plantes sauvages : « Félicie Marin, morte le 30 avril 1877, à l'âge de 17 ans. » Dix-sept ans. Félicie Marin, j'ignore quels étaient ses espoirs, ses peurs. J'ignore à quoi ressemblait son visage, si elle avait gardé ses cheveux longs, si elle les dissimulait sous un foulard, si l'hiver et le soleil des champs avaient déjà brûlé sa peau, si ses mains avaient déjà pris la corne des montagnards, si elle avait pu être heureuse, à quoi ressemblaient son sourire, son rire, sa

voix. De quoi étaient faits ses rêves ? Et ses cauchemars ? Dansait-elle ? Chantait-elle ? A-t-elle eu le temps d'être « une demoiselle aux petits airs charmants », comme l'écrivait Rimbaud, presque au même moment, dans une autre France, si différente ?

Félicie est décédée au printemps, à une période de l'année où les douceurs du jour commencent à l'emporter franchement sur les fraîcheurs de la nuit. Son cœur s'est arrêté de battre à 1 heure de l'après-midi. Un accident ? Une chute ? Une infection ? La maladie ? Le froid attaque les organismes, affaiblis par les carences alimentaires. On se nourrit mal là-haut. Pas

de fruits, ou pas assez. Très peu de viande. Du pain, dur comme du bois, que l'on mange trempé dans l'eau ou le lait. Du cochon, tué une fois l'an, deux fois pour les familles les plus riches. Des patates, beaucoup de patates. Il n'y a pas de médecin – le plus proche est à Saint-Bonnet à trois bonnes heures de marche à l'aller, quatre au retour, parce qu'il faut remonter la pente. Les remèdes se transmettent par le bouche-à-oreille, par les mères à leurs filles, sauf lorsque celles-ci n'ont pas le temps de vivre.

Quelle fut l'agonie de Félicie ? Seule, dans un lit en mélèze brut, assombri par le temps qui brunit les bois, près du poêle en fonte, dans